

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Dominique Robert, Tania Langlais, Julie Roy

Hugues Corriveau

Numéro 119, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37137ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2005). Compte rendu de [Dominique Robert, Tania Langlais, Julie Roy]. *Lettres québécoises*, (119), 38–39.

Dominique Robert, *Pluie heureuse*, Montréal, Les Herbes rouges, 2004, 64 p., 12,95 \$.

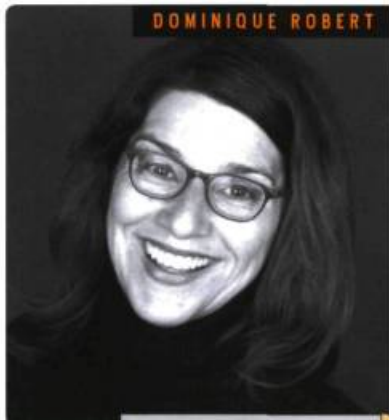
Prévisions de mauvais temps

Mince échappée du côté des tournesols.

J'ai toujours beaucoup, mais beaucoup aimé les recueils de Dominique Robert. Je les attends avec impatience, j'ouvre ses livres pleins de promesses avec espoir, car elle nous a habitués à de la qualité et à une parole vive, incisive.

• L'ASTRE GAILLARD •

Son nouveau recueil se démarque encore une fois parce qu'il se situe en marge de ce qui s'écrit actuellement, fouillant les images de la nature et un certain impressionnisme inattendu. Mais, hélas ! sa *Pluie heureuse*, si j'osais un très vilain jeu de mots, m'a donné une douche froide. Là, j'avoue mon désarroi, et ma très grande réserve quant à ces quarante poèmes divisés en trois parties intitulées respectivement « Côté pont », « Quatre saisons » et « Tournesols ». Dès le premier texte, quelque chose ne va pas, désolé. « Si fièvre je parle avec le ciel / Sans lui je n'ai pas d'amis » (p. 13) nous confie, enfantine, l'auteure. Tournons la page, et constatons avec elle que « Suspendue par les pieds au-dessus du vide / Minuit se vide » (p. 14). Je n'en crois pas mes yeux, je me dis qu'il y a erreur sur la personne, que ce n'est pas Dominique Robert qui écrit cela. Et puis, il faut bien me rendre à l'évidence.



• GROUILLE DE GRENOUILLES •

Quand le propos ne rend pas circonspect le lecteur au moment où il est face à « [...] son orifice de hasard sur une pente de réalité » (p. 15), le voici aux prises avec une série d'assonances pour le moins suspectes (c'est moi qui souligne et mets en noir) : « Heures en leur forêt [...] » (p. 17), « Que résonne d'échos de chaos » (p. 19), « des rêves rêvés » (p. 21), ou cet incroyable jeu euphonique :

Le terrain côté oublié

Le sable n'empêchait aucun vent gris

D'y tourner à l'envi

Plus tard à ma surprise un cri

Depuis l'irrémediable lit où j'avais languï (p. 46)



Et puis quoi, pourrait-on rétorquer ? En effet, dirais-je ! Parle-t-elle du soleil, voici que « Dans le cantique bleu du ciel / Se dresse le plus haut, le plus mâle ornement / Entre [elle] et ce précepteur astral se déroule une histoire / Brûlante comme la langue d'un dragon » (p. 52), sans compter que « Contre sa poitrine de statue céleste / Le soleil presse la délicieuse déesse de midi » (p. 32 ; qui a déjà écrit : « Soleil, je te viens voir pour la dernière fois » ?), tout cela se passant « Entre les étincelantes mains de l'été » (p. 49). Cessons là, cessons. Il y a quelque chose de terrible à ces lectures qui ne nous offrent qu'un très profond chagrin, perdus que nous sommes dans un vague sentiment d'affliction.

Tania Langlais, *La clarté s'installe comme un chat*, Montréal, Les Herbes rouges, 2004, 80 p., 14,95 \$.

Voir mourir un enfant

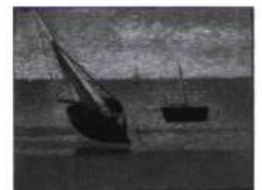
Le petit Anatole n'est plus qu'un chat clair dans la continuité du jour.

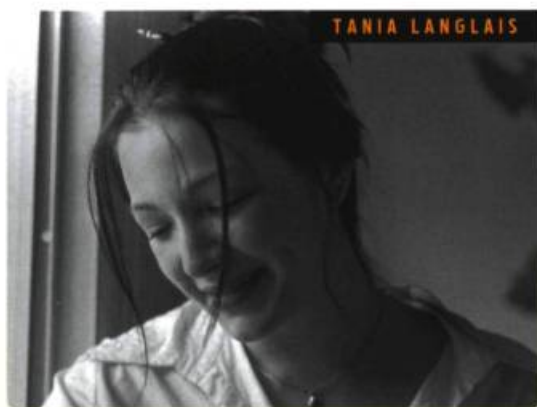
Nous savons, lisant ce très beau second recueil de Tania Langlais, « clairement le mal / qu'un petit mourant se donne / à continuer le soleil définitif » (« À huit ans on ne sait pas mourir de chagrin », p. 40).

DANS LA MISSION D'ÊTRE

Dans un numéro de *Voir*, en février dernier, Benoît Jutras s'attardait avec justesse sur le fait que l'Anatole, petit enfant mort de Langlais, évoquait l'Anatole de Stéphane Mallarmé, mort à huit ans. Si cette référence littéraire enrichit notre lecture, elle ne saurait être essentielle à l'admiration que nous avons devant le très minutieux travail de la poète. Il s'agit de dire ainsi la « mourance », le gouffre si près de nous et qu'aucun âge ne saurait éloigner radicalement, car « une panique s'amène en tunique / bleue toujours / elle n'a de bruit que le ciel irrité / ouvert à l'agonie urgente » (« La vie n'est pas un lieu sûr », p. 16). Le bateau va sombrer dans l'infini, l'enfant entraîné au-devant de lui-même, emporté par sa vie bien au delà de tout désir de dessins ou de livres. Dans la parole poétique de Langlais, la mort ne mène pas à un tragique désespoir, car elle est posée, regardée sous des angles divers. Ainsi dit-elle : « je n'ai aucun mal à ce qu'il fasse bon / mourir dans les lettres d'amour » (*ibid.*, p. 20), car malgré tout, « au matin je me lève avec un malheur qui se prépare / parfois j'ai l'intention d'apprendre à vivre » (*ibid.*, p. 22). Elle peut donc avoir cette conscience aiguë du malheur inévitable, et savoir. Comme elle se le murmure : « contre ta mort précise je suis à ma place » (*ibid.*, p. 23). C'est

TANIA LANGLAIS
LA CLARTÉ
S'INSTALLE COMME UN CHAT
LES HERBES ROUGES / POÉSIE





l'irrémissible abandon, et il devient primordial d'écrire à ce propos. Langlais se tient toujours dans l'économie la plus intense, ne déborde jamais dans le pathos ou le larmoiement :

je n'ai rien à expliquer

cette douleur restera entre Anatole et moi

enveloppés dans une couverture

sauf la fiction pareille à ta maladie

elle tousse du sang elle tache tes babits

(« À huit ans on ne sait pas mourir de chagrin », p. 39)

Il s'agit en fait de saisir la mort parlante et d'en relier les traces aux histoires enfantines, aux dessins de couleurs, aux souvenirs de bord de mer et de chats passant par delà nos chagrins :

imaginer pour peu Anatole

sauvé par un poème

la chambre vide de ses petits vêtements

le soleil son silence dans mes bras

il est tout le temps midi

(« À huit ans on ne sait pas mourir de chagrin », p. 42)

Tombeau pour un enfant, marin du lit, sans doute. Tombeau murmuré dans ce que la poésie peut avoir de plus succinct et pénétrant : « tout chiffonné c'est arrivé l'agonie / tu tenais la coque d'un voilier dans ta petite main » (*ibid.*, p. 48). Quand, enfant, la mer était devant soi comme une vie étale et sans limite, nous avions « une raison de croire / que ça suffisait le monde que ça suffisait » (« Parfois j'ai l'intention d'apprendre à vivre », p. 56), mais quand l'enfant manque et meurt, que ne restent plus que le lit vide, les oripeaux de nos légendes, il faut réapprendre ce qui de soi va combler l'absence. S'il est vrai que l'auteure n'aura « [...] rien sauvé par un poème » (*ibid.*, p. 61), il n'en est pas moins vrai que la poésie a joué dans ce livre sa plus grande fonction qui est celle d'accomplir un projet, de devenir une parole inévitable. « J'essaie d'être possible [...] » (*ibid.*, p. 74), dit encore Tania Langlais, et elle y parvient, car « il faut avoir beaucoup aimé / pour comprendre la mer » (*ibid.*, p. 72), de la même manière, pour comprendre la mort, cet autre liquide des fins dernières.

Julie Roy, *Le vol des esprits*, Montréal, l'Hexagone, coll. « L'appel des mots », 2005, 80 p., 14,95 \$.

« Je cherche »

Dire, mais encore comment ?

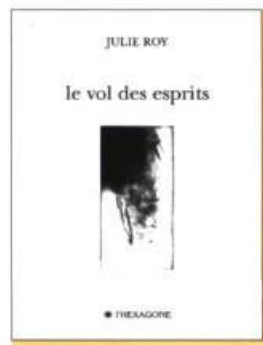
MUSARDONS UN PEU

Sur le pot de margarine

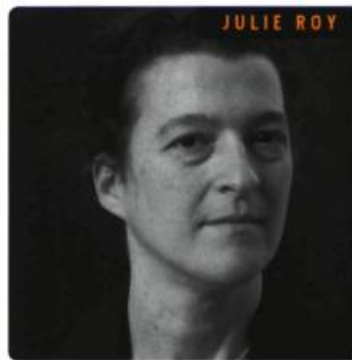
il y a un champ et un ciel

Je pense à Elizabeth Taylor

soûle (p. 53)



Et moi, je pense qu'on a mieux à faire quand on « niaise » vraiment, mais cela est une autre histoire. Comment passer le temps, sinon en écrivant de petites poésies, quand « Le peuplier fait chhchhchhchhchh / dans la nuit » (poème complet en p. 17) ? Comment se remettre à lire quand il faut traverser des sommets de vide au moment où une auteure précise que « Les autos nagent dans la soupe / en pensant que Dieu est plus haut / que le ciel en couleurs » (p. 15) ? Il faut bien se demander qui « pense à Dieu » dans ces vers, les « autos » ? Reste à voir. Malcolm de Chazal a beaucoup mieux fait lorsqu'il a constaté que « l'auto n'atteindra jamais la vitesse de la route » dans son *Sens plastique*. Si ce recueil-là était toujours de la même eau, il y aurait de quoi interroger ce qui nous advient de neuf dans la poésie actuelle.



NE DÉSESPÉRONS PAS

Voici un premier recueil, voici quelque chose de tout à fait hybride, à la fois tellement nul que l'œil nous en fait mal un peu, mais par ailleurs tellement précis dans le regard porté sur le monde contemporain, sur une espèce de détresse devant la matière, qu'on en vient peu à peu à comprendre qu'il y a là un talent dilué, mais un talent tout de même. Quand l'auteure demande : « montrez-moi pour une seconde / l'opinion des roses » (p. 20), ou encore quand elle confie : « Je tombe au bout de la Terre // des lettres d'or / parcourent mes muscles // je danse des valse dingues // brûle mon feu / sans le connaître // ramène-moi dans les champs / et les cours d'école » (p. 28), on saisit l'ampleur du regard poétique qui tout à coup articule le désarroi. Mais le malheur de ce recueil, c'est que rien n'y est élagué puisqu'il tente d'imposer le fait que tout soit de la même importance, à la fois la profondeur d'un chagrin ou une pensée stupide et fugace qui traîne comme des scories dans l'esprit fatigué. Si, en effet, « le monde expose son image de zoo sale » (p. 31) et qu'il faille sans doute en témoigner, moins pertinent nous paraît de s'attarder à « La tête de l'ours polaire / accoté sur l'oreiller de neige », alors que « la fin de journée pose sa lumière / sur les cartes postales » (p. 45). Mais compte tenu de la quantité de distiques qui imposent des images inattendues, je dirai simplement qu'il y a là plus de bon que de mauvais. Reste maintenant à l'auteure à trouver un souffle plus long et une exigence plus aiguë.